



Résumé : *Toru Dutt est une des rares écrivaines indiennes d'expression française. Le présent article rend hommage à une femme et une œuvre pionnières peu connues en dépit des qualités remarquables de son écriture.*

Mots-clés : *Romancière-Indienne-francophone*

Abstract: *Toru Dutt is one of the rare Indian writers who chose to write in French. This article pays homage to this path breaking woman writer and her writing, whose remarkable work did not get its due recognition*

Key words: *Writer - Indian-francophone*

Elle est considérée comme la première poète indienne d'expression anglaise. Elle était également traductrice, essayiste, et romancière. C'était la première Indienne à écrire un roman en anglais. Elle est sans doute aussi la première Indienne à écrire tout un roman en français. Elle s'appelle Toru Dutt. C'est un nom peu connu des Français actuellement, mais dont Clarisse Bader, écrivaine française du 19^e siècle qui écrivait sur les femmes antiques de divers pays, avait dit « ...la France, elle aussi, gardera la mémoire de la jeune étrangère qui, au temps même où notre pays était humilié, voulut lui appartenir par la langue aussi bien que par le cœur¹ ». Cet article vise en effet de combler ce trou de mémoire en présentant et analysant la vie et l'œuvre de Toru Dutt, écrivaine francophile et francophone.

Toru Dutt a écrit *Le journal de mademoiselle d'Arvers* en cachette et ce roman fut publié à titre posthume en 1879 en France chez Didier. C'est Clarisse Bader, qui a pris en charge la publication de ce petit roman découvert par le père de l'écrivaine après sa mort si prématurée. Son intervention dans ce projet et sa correspondance, bien que brève, avec l'écrivaine indienne, montre une interaction dynamique entre deux femmes séparées par l'espace non seulement géographique mais autant culturel et linguistique à l'époque coloniale.

Il y a plusieurs questions qui s'élevèrent au sujet de l'écriture en français d'un roman par une Indienne, le thème de son roman et la publication de son roman. Afin de mieux la comprendre il nous faut, dans un premier temps, la situer dans un cadre biographique/historique, voire son orientation religieuse, son éducation, ses amies, ses lectures et ses traductions. Ce survol préalable à l'étude de ses écrits, notamment son roman en français, nous aidera à mieux cerner les circonstances qui l'ont mené à écrire, ensuite on essaiera de proposer quelques prémisses qui pourront éclaircir le choix de la langue pour ce roman.

Fille de Govin Chunder Dutt et de Kshetramoni Dutt, Toru dont le nom rappelle la plante *toru-lota*, appartient à la famille très illustre des Dutt au Bengale. Son arbre généalogique abrite les noms les plus réputés et pionniers de la littérature indienne d'expression anglaise : dans la génération précédente de celle de Toru, la liste contient les noms de Govin, le père de Toru, et ses frères Hur, Greece et Kylash. Ces frères, en collaboration avec leur neveu, ont contribué à l'œuvre *Dutt Family Album* (1870), qui comprend beaucoup de leurs écrits en anglais ainsi que des traductions en anglais des écrits français et allemands. Mais la génération de Toru est plus connue et comprend, à part notre écrivaine, son cousin Romesh Chunder Dutt, qui fut le premier officier de l'ICS, historien de grande renommée, homme d'état, nationaliste, et aussi traducteur des épopées en sanscrit, traductions qui sont toujours célèbres de nos jours.

Toru Dutt est née le 4 mars, 1856 et elle est décédée le 30 août 1877. La famille de Toru Dutt était hindoue lors de sa naissance, mais ils se sont convertis au christianisme lorsqu'elle avait six ans. Son père a assuré l'éducation de ses filles chez elles et elles apprenaient à chanter et à danser. Toru jouait au piano et elle montait à cheval. En 1856 Abju, le frère de Toru est mort de la consommation à l'âge de 14 ans. Leur père a décidé qu'il fallait sortir de cette tragédie et ils ont entrepris le long voyage vers l'Europe en 1869. Ils sont restés quatre mois à Nice avant d'aller en Angleterre en 1870. En 1870, la famille est arrivée en Angleterre où ils ont passé quelque temps à Londres avant de s'installer à Cambridge. Les filles ont continué leur éducation et elles ont même assisté à des cours pour femmes à Cambridge. C'est à Cambridge que Toru a rencontré son amie de toujours Mary Martin. Mais en 1873, la maladie d'Aru a obligé la famille à repartir pour l'Inde, car le père était d'avis que sa fille ne pouvait résister à l'hiver européen. La mort d'Aru et la maladie de Toru ont mis fin au projet d'immigration en Europe de la famille Dutt. Toru est restée seule à terminer le travail de traduction et d'écriture entamé avec sa sœur Aru, avant sa propre mort à l'âge de vingt et un ans.

La religion avait une grande incidence sur la vie et la famille de Toru. On dit que sa mère était contre leur conversion, et pourtant c'est elle qui a traduit *The Blood of Jesus* en bengali. Kolkatta de l'époque était un creuset multiculturel. La ville se trouvait dans un bouillonnement culturel, au centre même d'une plénitude de langues et de littératures et de nouvelles pensées. Beaucoup de Bengalis de hautes castes se sont convertis au christianisme grâce à cette ouverture à de nouvelles idées. Un point que loue Clarisse Bader dans son introduction au *Journal de Mademoiselle d'Arvers*, en attribuant au christianisme cette ouverture vers les études européennes en s'exclamant « n'est-ce point là un magnifique

résultat de l'influence qu'exerce dans l'Inde moderne la civilisation chrétienne ...² » La conviction religieuse est très imprégnée chez Toru Dutt au point qu'elle l'emporte sur son appréciation littéraire de ses auteurs favoris ! Lorsqu'elle compare Victor Hugo et Lamartine, elle remarque "His (Lamartine's) mind is essentially religious...There is much in Victor Hugo - far greater poet though he be - which it would not be wise to put into the hands of young people whose principles have not been formed; but Lamartine may be placed indiscriminately in the hands of all."³ Dans sa lettre du 8 janvier 1877 à son amie Mary Martin également, elle écrit « As to Lamartine's knowledge of the Bible, very few French poets know more than he does...⁴ » Tout en louant le génie littéraire de Hugo, elle montre son admiration pour Lamartine pour son bon caractère bien chrétien. La littérature, pour elle, ne peut pas se séparer de la vertu religieuse de son auteur ! Ce qui la mène à critiquer même Charlotte Brontë tout en admirant la qualité littéraire de *Jane Eyre*, "Though the moral is not very high (for the author favours bigamy), the work is written with a masterly power...⁵ » Cette croyance se reflète également dans son roman français mais on va y revenir plus tard. Sa croyance était une source de tristesse et aussi de grande consolation pour Toru Dutt. Lorsqu'elle écrit à Mary Martin, elle dit, "The day before yesterday my mother's *cousine* was married. She is a Hindu and so is her family, so of course we were not invited."⁶ ! Son cercle même familial devient très restreint et ses sorties d'ordre social limitées à cause de sa religion. Mais c'est dans la religion qu'elle trouve le courage pour faire face au décès de sa chère sœur Aru, « The Lord has taken dear Aru from us... His will be done. He doeth all things for our good⁷ ». Cet isolement obligé renforce son amitié avec son amie anglaise, Mary Martin au point que son père remarque qu'il faut peut-être retourner en Angleterre puisque "where in Calcutta will you get such warm-hearted friends, Toru ?"⁸ Et à sa tante de s'exclamer lorsque Toru lui parlait de son séjour anglais, "Why, all your best friends seem to be those at Cambridge, the Halls, the Cowells, the Babingtons, and now the Martins⁹ !"

Comme a dit Clarisse Bader, la religion chrétienne a donné accès à une éducation occidentale, éducation inaccessible déjà aux autres Indiens sans parler des Indiennes ! Education au sens le plus large car Toru n'est pas allée à une école quelconque. Elle a tout appris chez elle avec des leçons particulières pour la musique et la danse assurées à la maison¹⁰, et la poésie européenne avec son père qui lui en a inculqué le goût. Toru Dutt grandit donc dans un environnement littéraire. Mais cette initiation à un monde extérieur, cette ouverture vers de nouveaux horizons, ont été consolidées durant leur séjour en Europe.

La famille est restée en France pour une période de quatre mois seulement, à Nice, où Toru et sa sœur sont allées à l'école et ont appris le français. Ce fut le seul enseignement formel qu'elles n'aient jamais reçu¹¹. Ce séjour fut assez long pour que Toru se déclare une française résolue ! A peine âgée de 13 ans à l'époque, elle s'intéressait beaucoup à la littérature et à la politique de la France. Son immense amour pour ce pays d'adoption se révèle dans son journal inédit que Clarisse Bader cite dans son introduction, lorsque Paris capitula aux Allemands, « Je suis toujours un inébranlable Français, ou plutôt une inébranlable Française. », ou « Pauvre, pauvre France, combien mon cœur saigne pour toi !¹² » Toru Dutt a en effet écrit le beau poème 'France 1870'¹³,

protestant l'attaque contre le pays de la liberté ! Cet amour profond pour toute chose française s'énonce également dans les noms français donnés à ses chevaux en Inde, Gentille et Jeunette, et Baguette à son chat. Toru et sa sœur ont continué leur apprentissage de la langue française à Cambridge, en Angleterre, dans les cours destinés aux filles ; elles ont amélioré leur niveau en parlant à leur domestique italien au point que, dans le voyage de retour en Inde, c'était un lieutenant Brewer qui voulait améliorer son français en parlant à Toru¹⁴ ! Que le français restait sa langue de prédilection ressort clairement dans ses lettres à son amie.

Sa correspondance avec cette amie anglaise, Mary Martin, est une source précieuse pour connaître l'esprit intellectuel de Toru Dutt et ces lettres sont de qualité autant littéraire que sa poésie ou sa fiction. A la lecture de celles-ci, nous apprenons beaucoup à propos de ses lectures de la littérature occidentale, essentiellement de la littérature française, qui a beaucoup enrichi son développement intellectuel au lieu de le dominer¹⁵, de ses avis sur ces écrits, de sa fascination avec des thèmes qui touchaient « les sentiments de patriotisme, d'isolement, de frustration, d'illusion, d'exil et de captivité¹⁶ ».

Tout comme l'auteur Axel Maugey qui a proclamé, « Se retrouver plongé, à l'âge de 22 ans, dans un pays fort différent du sien transforme assurément un être, agit même à son insu sur son imaginaire. Vu d'aujourd'hui, il me semble que ce passage, cette rupture, cette propulsion en avant vers cette Amérique, si différente de mes lieux naturels, ont provoqué en moi une série de déclics qui a permis au fil des années et dans un premier temps une cascade de libérations créatrices¹⁷ », Toru Dutt aussi, a subi ce déclic et bouleversement intellectuel et cette énorme énergie créatrice, après son voyage en Europe.

A son retour en Inde, Toru s'est lancée pleinement à son écriture, terminant la traduction commencée avec sa sœur à Londres quelques années auparavant. Elle a publié un essai sur Leconte de Lisle dans le *Bengal Magazine* en décembre 1874. Cet écrivain constituait un choix apte car c'était son prédécesseur qui écrivait dans une langue européenne tout en étant comme d'autres, et je la cite, des « poètes Asiatiques ou des métis¹⁸ ». Tous les deux, selon le professeur Lokuge, étaient des métis qui « partageaient leur identité d'occuper cet espace entre deux mondes¹⁹ ». Toru Dutt admire de Lisle et réitère qu'il ne possède point des fautes dont on accuse tous les poètes asiatiques ou métis de faire : faiblesse, langueur, conventionnalisme, et imitation !

Elle a également publié des traductions des poèmes et des discours de Victor Hugo et de M.Thiers intitulées 'A Scene from Contemporary History' dans le *Bengal Magazine* en 1875. Son admiration pour Hugo est telle qu'elle le compare à Shakespeare, à Milton et à Byron, les grands noms de la littérature anglaise²⁰. A son avis, sa poésie est si belle qu'on ne puisse ne pas le traduire même si la traduction ne peut rendre fidèlement son génie ! Elle le compare à Lord Tennyson et trouve le premier supérieur. Elle le compare aux poètes indiens d'auparavant, surtout lorsqu'il lamente la mort de sa fille. Quant à son roman, *Les Misérables*, elle écrit dans sa lettre à Mary Martin, non seulement l'histoire du roman, mais en fait aussi une critique « It is very interesting, but

there are some wicked parts in it (as there are in almost all French books)... the book is mainly written to show the baseness of society and the injustice done by human laws. [...] Victor Hugo's French too is so grand.²¹ Mais elle n'apprécie point *Hernani*. En effet, elle établit une liste d'oeuvres françaises à lire pour l'envoyer depuis l'Inde à son amie anglaise !

Dans ses diverses lettres qui lui sont adressées, on trouve énormément de commentaires sur les écrivains et poètes français! Qu'il s'agit de Béranger, de Alfred de Vigny, de Musset ou de Baudelaire, pour n'en citer que quelques-uns, Toru Dutt en fait un commentaire fin et analytique en justifiant son appréciation ou sa critique défavorable ! Il est intéressant de remarquer que dans sa note sur la traduction du poème *Cloche Fêlée* de Baudelaire, elle l'accuse d'avoir emprunté à Longfellow, et surtout à Gray, dans son poème *Le guignon*²². Bref, Toru Dutt donne des explications ou fait des interprétations de la littérature française qui sont par des moments pleines d'admiration, de moquerie, et de plaisanterie. Lorsqu'elle commente sur le critique de l'époque, Hippolite Babou, elle remarque "whom we may almost hail as a countryman, for is he not a baboo?"²³ Jouant sur l'homophonie, car 'baboo' en Inde, signifiait un terme de respect pour les hommes, ou de moquerie pour les Indiens instruits dans le système anglais, Toru Dutt nous laisse voir sons sens de l'humour très vif. Elle a un avis sur tout ! Ce qui ressort clairement de ce petit résumé de son travail, est que nous pouvons, tout comme Tricia Lootens de l'University of Georgia, assumer chez Dutt, que l'Inde est capable de devenir le point de référence clé dans la lecture de la littérature française. Toru n'avait pas besoin de passer par la route britannique pour connaître et apprécier la production littéraire française. Elle était entièrement capable de plonger dans cet univers français sans aide de personne. Lootens affirme, « Indeed, much as Gosse assessed and interpreted Dutt's work for the English readers ... so, too, did Dutt herself lay claim to the authority required to interpret French poetry to English-speaking readers.²⁴ Il est donc évident que ce lien étroit qu'éprouvait Toru Dutt avec la littérature et la culture françaises n'était point simple mais il était assurément bien central à sa vie, à son imagination et à sa création littéraire. La tâche de traduire des poèmes français entreprise par Toru et sa sœur et que leur père avait promis de publier lorsque le nombre s'élevait à 200, en est la manifestation. Le fruit fut la publication de *A Sheaf Gleaned in French Fields (Une gerbe glanée dans les champs français)* publié le 24 mars 1876. Cette collection de 165 poèmes environ, traduits en anglais, et un sonnet adressé à son père, a connu un si grand succès et a si impressionné le critique anglais Edmund Gosse, qu'il a écrit, "When poetry is as good as this, it does not matter whether Rouveyre prints it upon Whatman paper or whether it steals to light in blurred type from some press in Bhowanipore."²⁵ Toru n'avait que continué la tradition de sa famille illustre dans le domaine de la traduction. La presse indienne s'est enthousiasmée et a fait des louanges de la traductrice au point qu'on croit que Toru Dutt n'était qu'une personne fictive, et qu'en fait, c'était une Européenne ! Toru Dutt n'est point contente de cette remarque et elle déclare sa nationalité avec fierté, « India is my *patrie* ²⁶».

Ce qui nous mène au débat crucial sur son identité, longuement débattue en Inde et ailleurs. Alors que le professeur Chandani Lokuge est d'avis que Toru

Dutt occupe une place interstitielle entre deux identités fixes²⁷, entre l'identité indienne dont elle avait hérité et celle européenne acquise par son éducation, Natalie A. Phillips de l'Université de Maryland, renie cet argument disant qu'en fait, Toru Dutt occupe, à son gré, tous les deux côtés de ce binarisme. Elle n'est point entre les deux espaces indien et britannique, mais se trouve dans les deux en même temps²⁸. A cela, on peut ajouter une troisième dimension unique, celle française. Unique par être le rival colonial des Anglais, unique par le fait que c'est le pays qui a donné une formation formelle à l'auteure, et unique parce que c'est la langue qu'elle utilise, tout comme le personnage du père de Bianca de son roman anglais, dans des moments d'émotion ! Tricia Lootens résume bien la situation au 19^e siècle, « in which the domestic proves alien, even as technically alien territory comes to represent some form of home²⁹ ». Peut-on par conséquent l'accuser d'être colonisée de l'esprit ? Il est vrai qu'il y a des moments où on la voit sympathiser avec des colonisateurs comme dans le cas où elle est en plein accord avec l'ordre colonial d'arrêter une pièce qui se moquait du prince britannique au sujet de sa visite à une *zenana*, le quartier réservé aux femmes. En même temps, elle reconnaît volontiers qu'elle avait tort d'utiliser le mot 'native' en parlant de ses propres compatriotes. Elle est également consciente du mauvais traitement des Indiens de la part des Britanniques, de leur injustice envers les Indiens et du fait que dans des moments de tristesse, c'est sa propre patrie qui peut la consoler³⁰ ! Elle se sert de la langue française, l'autre pouvoir colonial, pour contrecarrer l'impérialisme britannique en traduisant les poèmes de protestation de Hugo. Si on scrute ses lettres à son amie Mary Martin, on peut facilement conclure que son esprit se penche pleinement du côté de la culture et la civilisation françaises. Néanmoins il faut voir sa sensibilité de justice lorsqu'elle déclare que les vrais *gentlemen et ladies* ne viennent pas en Inde, car ceux qui viennent le font à la recherche de l'argent et ne savent pas comment se comporter avec les Indiens ! Elle établit un parallèle entre les colonisateurs anglais et français en citant Edmond About, « Oh, l'étrange racaille ! et faut-il que l'orient nous juge sur de pareils échantillons !³¹ » Elle a continué son œuvre de traduction même après ce recueil, en publiant la traduction d'une trentaine de poèmes français dans le *Calcutta Review*. Ses traductions se trouvaient, parmi d'autres, dans la collection de poèmes de Victor Hugo, publiée par New York Athenaeum Society en 1909³².

Or, à la même époque, elle a commencé à apprendre le sanscrit en décembre 1875. Pendant ce temps, elle avait lu et avait envie de traduire *La Femme dans l'Inde antique* de Clarisse Bader. Elle a écrit à cette dernière en joignant un exemplaire de *A Sheaf gleaned in French fields*. Clarisse Bader a reçu la lettre le 2 février 1877 et ce fut le début d'une correspondance très brève entre ces deux. Clarisse Bader lui a donné la permission car son éditeur ne voyait « aucun inconvénient à ce que votre traduction paraisse dans une région aussi lointaine que l'Inde³³ » ! C'était un rapport d'admiration mutuelle car en Clarisse Bader nous trouvons une grande sympathisante des femmes indiennes. Cet amour réciproque d'une Française pour l'Inde et d'une Indienne pour la France a établi très vite une amitié ferme entre les deux femmes. Clarisse Bader l'a même invitée à venir en France où « des cœurs amis vous attendent avec une joyeuse espérance³⁴ » lorsqu'elle a appris que Toru Dutt devenait

progressivement malade. Toru est devenue de plus en plus malade et elle est morte le 30 août 1877, à l'âge de 21 ans, à cause de la consommation, elle aussi, et on l'a enterrée dans le Christian Missionary Society Cemetery à Calcutta. Son désir de rencontrer Clarisse Bader et de traduire son œuvre est resté inaccompli.

Govin Chunder Dutt a découvert le manuscrit de ses deux romans après sa mort. Alors que son père a publié son roman anglais *Bianca, or the story of a young Spanish Maiden*, sous forme d'un feuilleton dans le *Bengal Magazine* en 1878, de janvier à avril, il a envoyé le manuscrit français à Clarisse Bader en août 1878 pour être publié en France. Ce roman est sorti chez Didier en 1879 précédé d'une introduction par Clarisse Bader sur la vie et les œuvres de Toru Dutt. Ce roman a apparemment reçu des critiques favorables même s'il est tombé dans l'oubli ces jours-ci. C'était une œuvre issue de la rencontre coloniale. Toru a bien sûr été célébrée en Angleterre où l'on a publié son *Ancient Ballads and Legends of Hindustan*, avec une introduction par le célèbre critique anglais, Sir Edmund Gosse. Sa réputation comme poète d'expression anglaise a été consolidée. E. J. Thompson a écrit à son propos, "Toru Dutt remains one of the most astonishing women that ever lived, a woman whose place is with Sappho and Emily Bronte³⁵."

Mais quelle est la réaction sur ses romans? Il existe une controverse à propos de son roman anglais, publié comme un roman incomplet par son père. On a proposé que Govin Chunder Dutt a empêché la publication de ce roman en Angleterre et l'a donc publié en Inde résultant dans une circulation et une visibilité inférieure de cette œuvre³⁶. Il dit en effet, dans une note attachée à la dernière partie de *Bianca*, que le roman anglais était incomplet et abandonné par Toru et que « the novel left in French language is very much superior indeed to this fragment and is complete³⁷ ». Il se justifie en déclarant qu'il avait fait de son mieux pour le livre incomplet alors que le roman français a été publié par Didier.

De quoi s'agit-il en effet dans son roman ? Comme Clarisse Bader on peut se demander : « Chantera-t-elle son pays ? Décrira-t-elle les merveilleux paysages de l'Inde³⁸ »? Non, par contre, « elle voulut être écrivain français.³⁹ »

Ce roman est écrit sous forme d'un journal par une jeune fille de 15 ans, Marguerite d'Arvers qui quitte le couvent où elle étudiait, pour rentrer chez ses parents en Bretagne. Elle tombe amoureuse de Dunois, Comte de Plouarven qui, lui, est amoureux d'une villageoise dont est amoureux également son frère Gaston. Ces amours malheureux ont des conséquences tragiques menant au fratricide. Et Marguerite trouve son bonheur enfin dans les bras de son beau Louis Lefèvre, fils des amis de ses parents. Elle consentit à l'épouser pour plaire à ses parents mais elle trouve en conséquence son bonheur conjugal avec lui. Un bonheur qui ne dure pas longtemps lorsque la mort arrive à la naissance de leur fils.

Or, les questions qui se posent ici sont : Pourquoi Toru Dutt a-t-elle écrit ces romans, même celui censé être supérieur, en cachette ? Dans toutes ses

correspondances, que ce soit avec Mary Martin ou Clarisse, il n’y a point mention de ses romans. Son père était toujours d’un grand soutien à ses autres projets, alors pourquoi lui cacher ces efforts ? Le manuscrit français était-il terminé ou était-il une première ébauche ? Voulait-elle publier ou non ses deux romans ? Si non, pourquoi les écrire ? En était-elle tout simplement embarrassée ? Ce projet, était-il une tentative de se découvrir ? Pourquoi ces deux romans étaient-ils situés ailleurs en occident et non dans sa chère résidence *Baugmaree* ? Pourquoi tous les personnages étaient-ils européens ? Et c’est cette dernière question qui nous paraît la plus intéressante à poser et à laquelle nous essayons de répondre dans le cadre de cette communication.

Comme nous l’avons dit tout au début, il faut la lire dans son contexte particulier. Il faut lire Toru Dutt dans le contexte de Calcutta de la deuxième moitié du 19^e siècle, dans le cadre de l’histoire coloniale de l’époque, de l’environnement personnel de sa famille, que nous avons brossé en grandes lignes. Il faut la lire comme une voix individuelle, et essentiellement moderne.

Or cette voix moderne et singulière est le fruit non seulement des influences de sa ville de Calcutta, mais aussi de son séjour en Europe. Toru et sa sœur, avec leur mère, étaient sans doute les premières femmes indiennes à fouler le sol européen à l’époque ! Et c’est en France et puis en Angleterre, qu’elle a eu accès à une éducation qu’elle ne pouvait nullement connaître en Inde. Et c’est dans l’occident qu’elle a connu un style de vie qui lui était nié en tant que fille à Calcutta. La liberté qu’elle a connue en Europe lui manquait énormément une fois rentrée chez elle. Toru Dutt se plaint à son amie Mary Martin, “We do not go much into society now. The Bengali reunions are always for men. Wives and daughters and all women-kind are confined to the house, under lock and key, à la lettre, and Europeans are generally supercilious and look down on Bengalis. I have not been to one dinner party or any party at all since we left Europe. And then I do not know any people here except those of our kith and kin, and some of them I do not know. (24th March 1876)⁴⁰”.

La place de la femme était bien différente de ce qu’elle avait vécu en Europe. Comme elle dit dans une autre lettre datée le 31 octobre 1876, « we cannot take any walks about, for no lady goes out except in a carriage or in a palanquin⁴¹ ». Ce n’est que chez elle, dans sa chère *Baugmaree*, qu’elle pouvait se comporter comme elle voulait, où il n’y avait pas de voisins à guetter son comportement considéré presque bizarre ! Toru Dutt avait goûté de la liberté en occident et avait l’impression d’être cloîtrée à Calcutta. Il faut voir ses vers sur Savitri, comme le signale le professeur Meenakshi Mukherjee⁴², dans le cadre de sa propre vie et les limites imposées à sa liberté :

« In those far off primeval days
Fair India’s daughters were not pent
In closed zenanas. On her ways
Savitri at her pleasure went
Whither she chose.
(Savitri)”

On pourrait facilement conclure que ce n'est pas seulement cette liberté de se déplacer que pleure Toru Dutt, mais aussi la liberté de choix que Savitri avait où elle pouvait aller où elle voulait et choisir le mari qu'elle voulait. Comment Toru, elle, pouvait faire pareille à Calcutta de son époque ? Si Toru elle-même n'avait point le droit de sortir, ni l'occasion de rencontrer de jeunes hommes, comment pouvait-elle imaginer elle-même ou d'autres filles, choisir le destin amoureux ? J'acquiesce pleinement avec la proposition du professeur Prasad, qu'il faut y voir la raison principale pour laquelle Toru Dutt situe son roman, voire ses romans, en Europe⁴³. Ce sont des histoires d'amour, de jeunes filles amoureuses. Pour que les femmes tombent amoureuses, qu'elles aient la possibilité de faire quelque chose à ce propos, il leur fallait avoir non seulement l'espace personnel dans leur vie, mais aussi et surtout le droit d'agir, et la liberté dans des rapports sociaux. Et cela n'était point possible dans le Bengale du temps de Dutt ni dans la vie réelle, ni dans son imagination.

Quant au fait qu'elle n'avait pas montré ses efforts à son père, et qu'elle écrivait ces histoires en cachette, on pourrait l'expliquer par l'embarras provoqué par son corps et les désirs naissants, des émotions bourgeonnantes dans son cœur. Elle était prête à les explorer en fiction mais pas prête à les partager avec son père, ni avec ses amies anglaise ou française. En tout cas, elle n'avait point de modèle indien contemporain de femme qui choisissait son partenaire à la manière 'moderne' des occidentales. Toru n'avait que le modèle de la légendaire Savitri. Pour notre jeune écrivaine, toute possibilité d'agir de façon pareille ne se trouvait que dans l'occident, où l'on pouvait renoncer aux conventions et aux traditions de sa propre culture. Pour Toru Dutt, et les deux romans nous le confirment, l'amour entre un homme et une femme avant le mariage, ne pouvait se trouver que dans le monde occidental. C'est dans ce terrain, loin de son propre pays qu'une femme avait donc la liberté de non seulement trouver mais d'exprimer son amour. La grande passion, l'éveil sexuel d'une jeune fille, elle ne pouvait que les imaginer dans le personnage d'une fille étrangère, et dans notre instance, chez une fille française. Toru elle-même avait peu de chances de connaître une telle vie et en conséquence, elle a transféré ses attentes et ses émotions sur sa chère Marguerite d'Arvers ! Cela explique aussi en grande partie pourquoi les lecteurs ont l'impression que la jeune protagoniste ressemble beaucoup à Toru Dutt ! En effet, Clarisse Bader l'a cru et le déclare dans son introduction. « Plusieurs fois, en lisant le récit de Marguerite d'Arvers, qui, elle aussi, nous semble une jeune fille de l'Inde transportée dans notre France chrétienne, j'ai cru entendre Toru elle-même telle que me la révélaient ses lettres et celles de son père. ... Dans le foyer paternel de mademoiselle d'Arvers, je reconnaissais celui de notre jeune Hindoue. En voyant Marguerite entre ses parents, il semble réellement voir Toru entre son père et sa mère.⁴⁴ » Ce n'est pas que dans ses rapports familiaux qu'on reconnaît l'écrivaine dans le personnage de Marguerite, mais aussi dans l'attitude 'très indienne' vis-à-vis la couleur de la peau d'une personne. « ...son teint est d'un blanc presque féminin, ce qui dénote sa haute naissance.⁴⁵ » s'exclame Marguerite en voyant le comte de Plouarven. Attribuant à l'aristocratie le teint clair, est bien une réaction indienne du temps.

La comparaison ne s'arrête pas là. La situation indienne influence l'auteur à son insu peut-être et elle est partout. Si bien que Bader dit, « *Le Journal de mademoiselle d'Arvers*, quelque françaises soient l'inspiration et la forme, nous fait penser à ces fleurs exotiques transplantées dans nos contrées, et qui, tout acclimatés qu'elles soient, gardent encore le parfum de leur terre natale.⁴⁶ » En effet, elle voit dans le dévouement passionnée de la protagoniste envers son amour devenu criminel « un souvenir de ces vieilles mœurs brahmaniques qui prosternent la femme devant un époux heureux ou malheureux, innocent ou coupable.⁴⁷ » Et on a l'impression qu'on comprend alors pourquoi Toru Dutt avait dit à Lord Lytton que « les nouvelles sont vraies et que les histoires sont fausses.⁴⁸ » Le parallélisme inséparable entre sa vie et son œuvre est frappant.

Dans *Le journal de Mademoiselle d'Arvers*, Toru Dutt se trouve capable de donner libre chemin à son imagination. Elle peut imaginer une vie heureuse de mariée. Le désir physique de l'écrivaine trouve bien son écho dans le regard de la protagoniste,

« Ce matin, en me levant, je me suis agenouillée au chevet de Louis qui dormait encore ; je regardais longuement sa figure franche et mâle ; combien je l'aime ! c'est mon mari, le père de mon fils⁴⁹ » !

Mais l'innocence ou l'ignorance reste, car Marguerite, enceinte, n'arrive même pas à calculer la date éventuelle de son accouchement. C'est son mari qui doit le lui confirmer.

Louis, ma mère dit que ce serait pour février. A-t-elle raison ?
Oui, mon amie, en février, si cela plaît à Dieu.⁵⁰

Bien que Toru arrive à imaginer un amour qui mène au mariage, la mort est omniprésente. Tout en traçant le bonheur familial, les chagrins d'amour, elle n'arrive pas à s'échapper de l'ombre de la mort qui était bien présente dans sa vie réelle. La tristesse de cette mort qui s'annonçait est pleinement décrite dans les dernières pages du roman :

-Je suis si lasse, murmura-t-elle, si lasse ; je voudrais bien dormir ; embrasse-moi mon bien-aimé, avant que j'endorme.
Il l'embrassa.
Dieu nous ait en sa garde, soupira-t-elle.
C'était son habitude depuis l'enfance de faire cette prière juste avant de s'endormir. Elle ferma les yeux ; ses lèvres s'entr'ouvrirent, et son âme pure s'envola par là vers le sein de son Dieu, et Marguerite s'endormit du sommeil de la mort.⁵¹

Le point émouvant à la fin ne réside pas dans la mort tragique de l'héroïne qui vient tout juste de découvrir la joie conjugale et l'amour constant mais dans le fait que nous savons que ces dernières lignes étaient composées par une jeune écrivaine qui savait bien que sa propre mort s'annonçait, une jeune femme qui, elle, ne pouvait connaître cet amour sentimental et physique qu'elle avait décrit.

Ce roman sert de miroir à Toru Dutt et Toru Dutt se voit et s'écrit dans ce roman quoique située dans la France si chère à elle ! Elle transfère ses désirs, ses émotions et ses troubles à travers cette écriture qu'elle a gardée comme un secret. Et c'est dans la langue française que l'écrivaine explore les chemins du cœur et c'est en français qu'elle trouve son contentement. Dans une langue aussi éloignée que possible de sa langue maternelle, mais dans une langue aussi proche que possible de son cœur, une langue qui lui a donné le goût de la liberté et de l'amour, cette jeune fille bengalie s'est imaginée une vie complète de jeune femme. Sa propre vie touchée par la tragédie de la mort de son frère et de sa soeur, une vie pleine de dévotion, pleine d'espoir de salut éternel, se voit reflétée dans ce premier roman français écrit par une Indienne. Cette œuvre de fiction traverse des terrains culturels et linguistiques différents, bien que ces terrains ne soient pas entièrement étrangers. Toru Dutt a connu la France et elle a décidé que les chemins du cœur se traçaient mieux en occident, voire en France, la langue de son cœur. Cette œuvre française a été traduite bien plus tard, dans la langue maternelle de Toru, en bengali en 1949 et une deuxième fois en 1956. La première traduction en anglais a été faite en 1963 et une deuxième version est sortie en 2005. Toru, ou la plante indienne qui avait trouvé sa créativité littéraire dans l'air français est revenue sur le sol indien. Or, notre devoir à nous était d'étaler ce prodigieux talent d'une jeune Indienne, célèbre à l'époque mais tombée dans l'oubli ces jours-ci, non seulement aux Français mais à tous ceux qui ne savaient pas qu'au 19^e siècle, une lumière francophone brillait déjà en Inde... et qu'il est largement temps de la remettre en relief.

Notes

¹ Clarisse Bader dans son introduction sur la vie et des œuvres de Toru Dutt dans *Le Journal de Mademoiselle d'Arvers*, Didier, Paris, 1879, p. xxxii.

² Ibid. pp. iv-v.

³ Dutt, Toru, *A Sheaf Gleaned in French Fields*, Kegan Paul, London, 1880, p. 342 (1^{ère} éd. Bhowanipore, 1876)

⁴ Lokuge, Chandani, *Toru Dutt: Collected Poetry and Prose*, OUP, New Delhi, 2006, p. 324.

⁵ Ibid. p. 273-274.

⁶ Ibid. p. 261

⁷ Ibid. p. 229

⁸ Ibid. p. 277

⁹ Ibid. 332

¹⁰ Prasad, GJV, Introduction, Toru Dutt, *The Diary of Mademoiselle D'Arvers*, (tr. N. Kamala), Penguin Books, New Delhi, 2005, p. xii. Cet article est issu des discussions longues que nous avons eues ensemble qui se voient également reflétées dans l'introduction.

¹¹ Dutt, Govin C, Prefatory Memoir, *A Sheaf Gleaned in French Fields*, Kegan Paul, London, 1880, p. 342 (1^{ère} éd. Bhowanipore, 1876) p. vii.

¹² Bader, Clarisse 'Toru Dutt - Sa vie et ses œuvres' dans Toru Dutt, *Le Journal de Mademoiselle d'Arvers*, Didier, Paris, 1879, p. xiv et p. xvi.

¹³ Dutt, Toru, *Ancient Ballads and Legends of Hindustan*, Kegan, Paul, Trench, London, 1882, pp. 129-130.

¹⁴ Lokuge, Chandani, 'Letters' dans *Toru Dutt: Collected Poetry and Prose*, OUP, New Delhi, 2006, pp. 219-223.

¹⁵ Voir Phillips, Natalie A., 'Claiming Her Own Context(s): Strategic Singularity in the Poetry of Toru

Dutt', dans *Nineteenth-Century Gender Studies*, 3.3 (Hiver 2007), surtout pp. 7-9.

¹⁶ Voir sur internet, l'article du professeur Usha Bande 'Toru Dutt - The First Indian Poetess in English', <http://pib.nic.in/feature/feyr2001/fjun2001>

¹⁷ Maugey, Axel, *Désirs francophones désirs francophiles*, Lettres du Monde, Paris, 2004, p. 171.

¹⁸ Dutt, Toru, *Notes, A Sheaf Gleaned in French Fields*, Kegan Paul, London, 1880, p. 366. Elle reproduit ici ce qu'elle avait écrit dans le journal, pour parler de sa traduction de Leconte de Lisle.

¹⁹ Lokuge, Chandani, *Toru Dutt: Collected Poetry and Prose*, OUP, New Delhi, 2006, p. xxiv

²⁰ Ibid. pp 348-350.

²¹ Ibid. pp. 306-307.

²² Dutt, Toru, *Notes, A Sheaf Gleaned in French Fields*, Kegan Paul, London, 1880, pp. 367-368.

²³ Ibid. p. 352.

²⁴ Lootens, Tricia, 'Bengal, Britain, France: The Locations and Translations of Toru Dutt' dans *Victorian Literature and Culture* (2006), 34, p. 576.

²⁵ Gosse, E., Introduction to Dutt, Toru, *Ancient Ballads and Legends of Hindustan*, Paul, Trench, London, 1882, p. x.

²⁶ Voir ses lettres à son amie dans Lokuge, C. *Toru Dutt: Collected Poetry and Prose*, OUP, New Delhi, 2006, pp. 237, 271-2, 288-291, 309, 320.

²⁷ Ibid. p. xiii-xiv

²⁸ Phillips, Natalie A. 'Claiming Her Own Context(s): Strategic Singularity in the Poetry of Toru Dutt', dans *Nineteenth-Century Gender Studies*, 3.3 (Hiver 2007), p. 6.

²⁹ p. 573.

³⁰ Voir Lokuge, C. pp. 261, 263, 267, 269, 295.

³¹ Ibid. p. 302.

³² Lootens, Tricia, 'Bengal, Britain, France: The Locations and Translations of Toru Dutt' dans *Victorian Literature and Culture* (2006), 34, p.581.

³³ Dutt, Govin C., Prefatory Memoir, *A Sheaf Gleaned in French Fields*, p. xix

³⁴ Ibid. p. xxiv.

³⁵ Cité dans Harihar Das, *Life and Letters of Toru Dutt*, OUP, London, 1921, p. 220.

³⁶ Lal, Malashri, *The Law of the Threshold : Women Writers of Indian English*, IIAS, Simla, 1995, p. 38

³⁷ Cité dans Subhendu Mund, ed. *Bianca de Toru Dutt*, Prachi Prakashan, Bhubaneshwar and Delhi, 2001. p. 16.

³⁸ Bader, Clarisse, 'Toru Dutt - Sa vie et ses œuvres' dans Toru Dutt, *Le Journal de Mademoiselle d'Arvers*, Didier, Paris, 1879, p. vii

³⁹ Ibid. p. xii.

⁴⁰ Voir Lokuge, p. 271.

⁴¹ Ibid. p. 317.

⁴² Mukherjee, Meenakshi, *The Perishable Empire: Essays on Indian Writing in English*, OUP, New Delhi, 2000, pp. 108-9.

⁴³ Voir Prasad, GJV, Introduction, Toru Dutt, *The Diary of Mademoiselle D'Arvers*, (tr. N. Kamala), Penguin Books, New Delhi, 2005.

⁴⁴ Clarisse Bader 'Toru Dutt - Sa vie et ses œuvres' dans Toru Dutt, *Le Journal de Mademoiselle d'Arvers*, Didier, Paris, 1879, p. xxix.

⁴⁵ Dutt, Toru, *Le Journal de Mademoiselle d'Arvers*, Didier, Paris, 1879, p. 8.

⁴⁶ Bader, Clarisse 'Toru Dutt - Sa vie et ses œuvres' dans Toru Dutt, *Le Journal de Mademoiselle d'Arvers*, Didier, Paris, 1879, p. xxvi-xxvii.

⁴⁷ Ibid. p. xxvii.

⁴⁸ Ibid. p. vi.

⁴⁹ Dutt, Toru, *Le Journal de Mademoiselle d'Arvers*, Didier, Paris, 1879, p. 192.

⁵⁰ Ibid. p. 211

⁵¹ Ibid. p. 258-9

Bibliographie

- Bande, Usha 'Toru Dutt - The First Indian Poetess in English', <http://pib.nic.in/feature/feyr2001/fjun2001>.
- Das, Harihar *Life and Letters of Toru Dutt*, OUP, London, 1921.
- Dutt, Toru, *A Sheaf Gleaned in French Fields*, Kegan Paul, London, 1880 (1ère éd. Bhowanipore, 1876).
- Dutt, Toru *Le Journal de Mademoiselle d'Arvers*, Didier, Paris, 1879.
- Dutt, Toru, *The Diary of Mademoiselle D'Arvers*, (tr. N. Kamala), Penguin Books, New Delhi, 2005.
- Dutt, Toru, *Ancient Ballads and Legends of Hindustan*, Kegan, Paul, Trench, London, 1882.
- Dutt, Toru, *Bianca*, (ed. Subhendu Mund) Prachi Prakashan, Bhubaneshwar and Delhi, 2001.
- Lal, Malashri, *The Law of the Threshold: Women Writers of Indian English*, IAS, Simla.
- Lokuge, Chandani, *Toru Dutt: Collected Poetry and Prose*, OUP, New Delhi, 2006.
- Lootens, Tricia, 'Bengal, Britain, France: The Locations and Translations of Toru Dutt' dans *Victorian Literature and Culture* (2006), 34.
- Maughey, Axel, *Désirs francophones désirs francophiles*, Lettres du Monde, Paris, 2004.
- Phillips, Natalie A., 'Claiming Her Own Context(s): Strategic Singularity in the Poetry of Toru Dutt', dans *Nineteenth-Century Gender Studies*, 3.3 (Hiver 2007).
- Mukherjee, Meenakshi, *The Perishable Empire: Essays on Indian Writing in English*, OUP, New Delhi, 2000.